

## Premier volet

### Odeurs d'Afrique

*Parti simplement et surtout sans programme établi pour voir et pourquoi pas, comprendre, j'aborde l'Afrique de l'Ouest (Burkina Faso, Mali, Sénégal, Benin et Guinée Conakry) une première fois en 1993 et ensuite 1996/97, avec des séjours allant de cinq mois à quatorze mois.*

*Depuis l'Afrique me possède.*

*Avec une féroce envie lors de ces pérégrinations de montrer une Afrique non stigmatisée par tous les maux à travers lesquels on nous la montre (guerres, épidémies, famines...)*

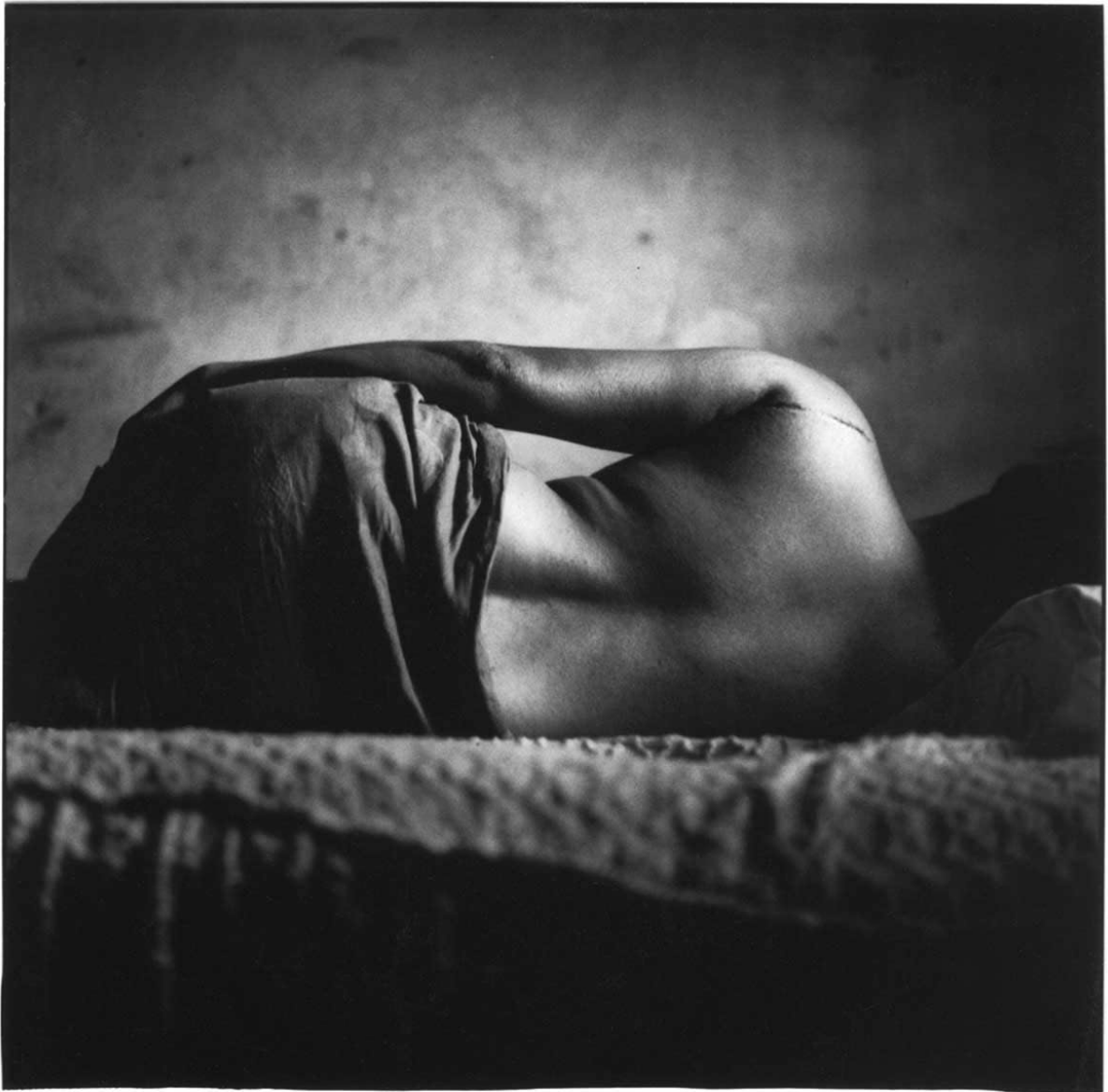
*J'ai voulu aborder ces pays, ces cultures avec le moins d'a priori possible, essayer d'avoir un regard neuf, oublier si possibles toutes nos idées reçues, toutes faites pour pouvoir recevoir au mieux toutes ces nouvelles données, être au plus proche de cette terre, de l'intimité créée avec les hommes qui l'habitent.*

*De la présenter sous un jour humain, une Afrique en recherche d'harmonie et d'équilibre.*

*.Ces photographies ont été réalisées aux grés des rencontres et des amitiés glanées tout au long de ces voyages.*



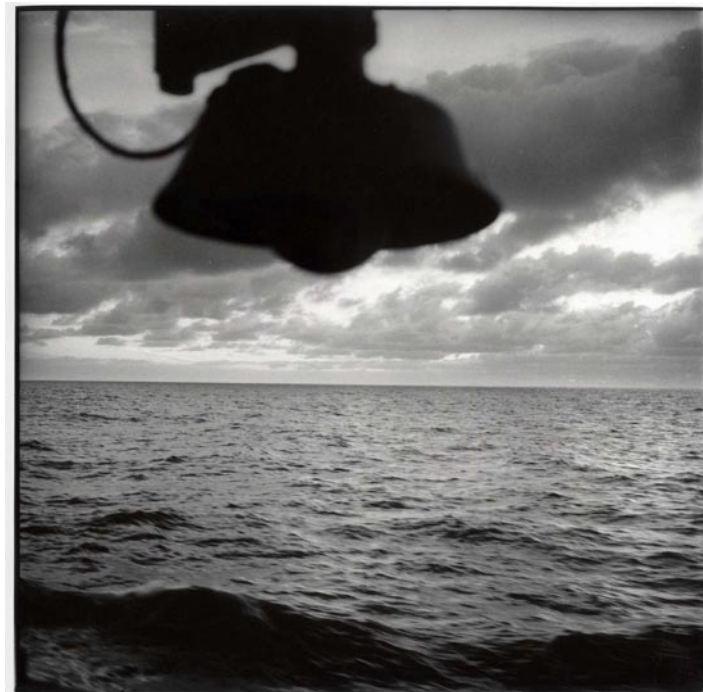
Le livre « Odeurs d'Afrique » clos cette première étape.  
Edité chez Contretype/La lettre volée en 2001.



Lentement, très lentement, je me rends compte que ce sourd et imperturbable grondement qui se répercute à chaque infime parcelle du cargo prend possession de ma tête, de tout mon corps.

Partis d'Anvers voilà maintenant quatre jours, à bord du Vladislav Lokietek, bateau sorti des ateliers de Gdansk, nous sommes à la hauteur du Sahara occidental. Il navigue vers le Nigeria avec comme première escale Dakar. C'est là que je descends pour continuer en train vers le Mali. Un bus sans doute pour le Burkina Faso; les derniers cent mètres jusque chez l'ami Sékou, à pied, sans problème.

Le regard perdu dans l'horizon, je repense à cette énorme salle des machines où, juste à côté de l'étage du carter moteur se trouvent deux brinquebalants de vieux fauteuils, une petite table, une armoire et, accroché à la porte, un morceau de miroir à côté duquel sont épinglées quelques trop vieilles photos de charme. Petit espace douillet recréé dans cette ambiance infernale, baignée d'une odeur de mazout et de pain rassis.

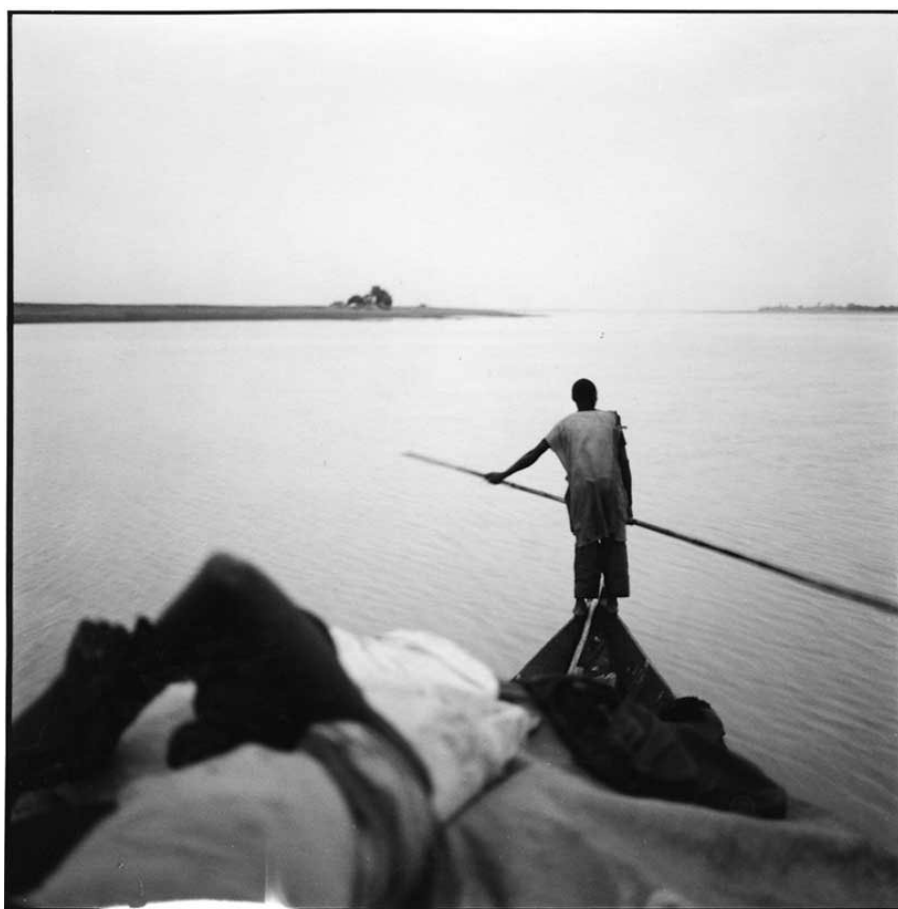




La longue pirogue noire, à l'odeur de beurre de karité, avance lentement à travers l'éclat sombre, métallique de l'eau du fleuve.

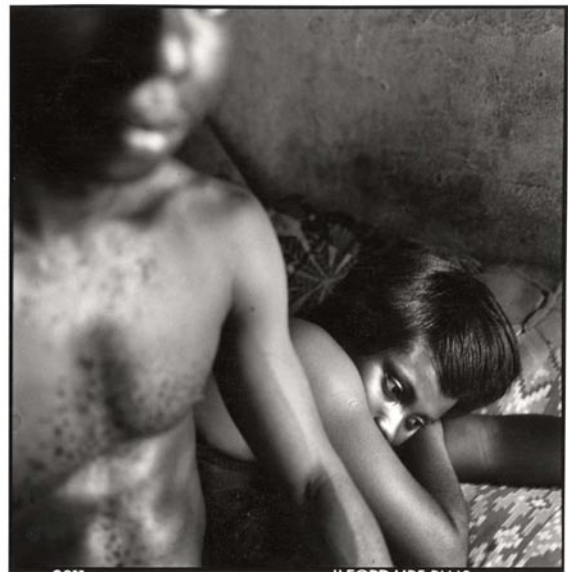
À l'avant de l'embarcation, le bruit violent du moteur hors-bord ne nous atteint pas, on n'entend que le vent qui remplit les oreilles et le froissement de l'eau qui heurte la proue. À de rares moments, le pilote s'accroupit, puise d'une main un peu d'eau de ce fleuve qui charrie toute l'histoire, toutes les épopées oubliées des anciens royaumes du Mali et la boit. Pendant plusieurs jours nous glissons seulement entre l'eau et le reflet toujours éblouissant du soleil.

Un jour, sans trop de vent - juste de quoi voir passer les poissons - mes idées s'échappent, m'échappent. Tout a l'air de me glisser sur la peau, sans laisser de traces. Des jours comme ça, à essayer d'attraper la queue du temps, un peu miné, je me demande ce que je fais là à ne pas comprendre grand-chose.





Woloncoto, là, au loin de Bobo Dioulasso, village presque perdu dans sa brousse, à ne plus trop savoir ce qui se passe de l'autre côté de ses frontières; en suspension dans le temps, comme arrêté dans sa course. Depuis quand? Personne ne le sait et d'ailleurs personne ne s'en soucie. Le temps n'a qu'une existence très incertaine et puis si chacun aime à avoir une montre, faudrait pas oublier que c'est aussi un bijou. Leur temps à eux, il y a des lunes qu'ils lui ont fait la peau, et bien même. Il n'est plus très reconnaissable. Comme un vieil élastique il s'étire, reprend presque sa place, repart dans un sens, où l'on n'en voit plus le bout, et disparaît. Il n'en reste qu'un ersatz dont on se demande à quoi il tient encore.







Ambiance très calme de fin de journée, d'un dimanche qui n'en finit pas, d'un temps enfin apaisé, balayé par un vent de fine poussière. J'arrive à la chambre, étroite, sorte de bout de cul-de-sac. On m'apporte un drap de lit, grand, propre mais surtout rouge; un de ceux que l'on n'ose pas trop regarder. Il détonne dans cet hôtel. Ce drap-là me pose problème, pièce vivante dans cette chambre éclairée au néon. Problème résolu au moment-même où je me couche dessus et y dépose la crasse accumulée le long de la journée. Il fait aussitôt partie intégrante de la pièce, de l'hôtel. À vrai dire, l'intégration est chose facile par ici pour qui sait se laisser modeler par le temps mais aussi par le vent. Rien ni personne ne résiste à ce merveilleux sculpteur et (chacun) finit par se fondre sans s'en rendre compte dans le paysage humain de la boucle du Niger. De ce qui a pu exister ici des différentes civilisations, il ne reste rien d'autre que ces tumulus au bord de l'eau. Les édifices construits en briques de terre, sont retournés à la terre, celle-là même qui leur avait donné la vie. On peut alors venir ici comme les premiers hommes qui arrivèrent dans ces contrées, devant un espace vierge où tout s'offre à vous dans sa plénitude. Pas le moindre son discordant, pas un mouvement pour déranger cette plaine où passe silencieux le fleuve.





Thomas Chable est né à Bruxelles, dans un ascenseur, en 1962. Études de photographie à Liège avec Hubert Grootclaes et au bistrot des Carmes, ouvert la nuit (à présent fermé).

Depuis, Thomas Chable a pas mal voyagé sans se considérer pour autant (et surtout sans se raconter) comme un grand voyageur. Publiées en 2000, ses *Odeurs d'Afrique* ont été glanées entre 1993 et 1997, au Burkina Faso, au Mali... Si elles sont relativement pauvres en information, ces images sont en revanche étonnamment riches de sensations ; c'est que, à un discours plaqué de l'extérieur et qui serait de toute façon inadéquat (« Moi j'ai vu, l'Afrique ceci, en Afrique cela », et autres larges diagonales dessinées à la machette, coupables d'étonnement ou de préméditation), ses images préfèrent l'écoulement et la retenue de ce qui est à peine perceptible, ténu, parfois indicible à force de trop de complexité, ou de trop de simplicité, ou de trop, tout bonnement.

Et puis, chacun son métier. Dans un format carré qui concentre et rend statiques, comme en les suspendant, le temps et l'espace, ses photos énoncent des ombres, des objets simples, des reflets, des signes discrets de vie ou de présence – suivant le rythme écrasé ou nonchalant du soleil sur le sol, ou au gré des flottements de l'intuition et des rencontres. Cherchant la douceur dans la dureté, s'attachant non à l'éternité du mythe, mais à l'intimité de l'instant.

Ses impressions de voyages (l'Afrique, mais aussi le Moyen-Orient) ne sont pas celles d'un photojournaliste, d'un randonneur, d'un baroudeur, ni même vraiment d'un voyageur-photographe. Pourtant Chable est tout cela à la fois, et il lui arrive d'ouvrir des fenêtres violemment, de face, en pleine lumière, sur des douleurs humaines impossibles à ignorer. Mais, comme en retrait, il veille à ne pas – au propre comme au figuré – se mélanger les objectifs, et marchant d'autant plus prudemment quand il sait où il va.

C'est, probablement, que la fenêtre qui laisse entrer ces *Odeurs d'Afrique* s'ouvre tout simplement vers l'intérieur.

Manuel d'Autreppe



Vues d'expositions



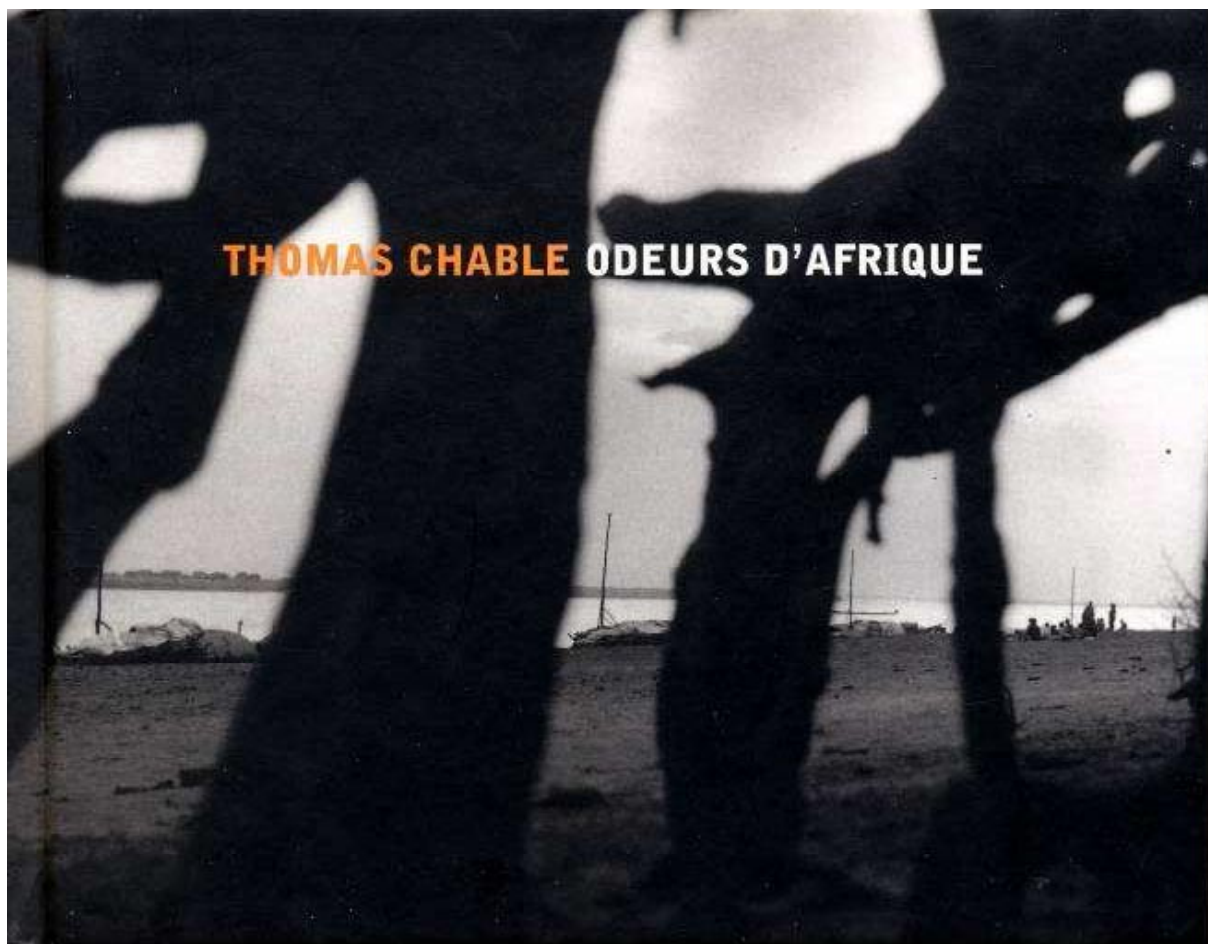
Maison Doisneau, Paris 2008.



© Laurine Chaverot



Edition



Textes et photographies de Thomas Chable.

***Odeurs d'Afrique, Thomas Chable.***

éditions Contretype / la lettre volée,  
Bruxelles, 2001.

98 pages.